

lation. Quoiqu'on leur eût accordé le secours de la première loterie qui ait été tirée en Angleterre, leurs progrès furent si lents, qu'en 1614 on ne comptait que quatre cents personnes dans les deux établissemens. L'aisance qu'exigeaient les mœurs simples du temps était alors si générale en Angleterre, que le désir de s'expatrier pour courir après la fortune ne tentait personne. C'est le sentiment du malheur qui dégoûte les hommes de leur patrie plus encore que l'amour des richesses. Il fallait une fermentation extraordinaire pour peupler même un excellent pays. Elle arriva. Ce fut la superstition qui la fit naître du choc des opinions religieuses.

II.
Les guerres
de religion
qui déchirent
l'Angleterre
peuplent le
continent de
l'Amérique.

Les Bretons eurent pour leurs premiers prêtres ces druides si fameux dans les annales de la Gaule. Pour jeter un voile imposant sur les cérémonies d'un culte sauvage, ses mystères ne se célébraient jamais que dans des réduits obscurs, et le plus souvent dans des bocages sombres, où la peur enfante des spectres et des apparitions. Il n'y avait qu'un petit nombre d'initiés qui possédassent la doctrine sacrée : encore ne leur était-il permis de rien écrire sur cet important objet pour n'en pas mettre les secrets sous les yeux d'un profane vulgaire. Les autels d'une divinité redoutable étaient ensanglantés de victimes humaines ; ils étaient enrichis des plus précieuses dépouilles de la guerre. Quoique la terreur des vengeances célestes fût l'unique gardienne de ces trésors, ils

furent toujours respectés par la cupidité, qu'on avait eu l'art de réprimer par le dogme fondamental de la transmigration éternelle des âmes ; dogme si naturel à tous les esprits qui craignent ou espèrent une autre vie ! La principale autorité du gouvernement résidait dans les ministres de cette religion terrible, parce que l'empire de l'opinion est le plus puissant de tous et le plus constant. L'éducation de la jeunesse était dans leurs mains ; et c'est par ce premier âge qu'ils s'emparaient de toute la vie de l'homme. Ils connaissaient des affaires civiles et criminelles, et décidaient aussi souverainement des querelles des états que des contestations des citoyens. Quiconque osait résister à leurs décrets n'était pas seulement exclu de toute participation aux divins mystères, mais était encore banni de la société des hommes. C'était un crime, un opprobre de le fréquenter. Irrévocablement privé de la protection des lois, la mort seule pouvait mettre fin à ses infortunes. L'histoire des superstitions humaines n'en offre aucune qui ait pris un aussi fier ascendant que celle des druides. Ce fut la seule qui mérita d'armer contre elle la rigueur des Romains ; tant les druides opposaient de force à la puissance de ces conquérans.

Cependant cette religion avait beaucoup perdu de son pouvoir lorsque le christianisme la fit entièrement disparaître au septième siècle. Les peuples du nord, qui avaient envahi successivement

les provinces méridionales de l'Europe, y avaient trouvé les germes de cette religion nouvelle, semés dans les ruines et les débris d'un empire qui croulait de toutes parts. Soit indifférence pour leurs dieux éloignés, soit ignorance facile à persuader, ils avaient embrassé sans peine un culte que la multiplicité de ses cérémonies faisait aimer à des hommes grossiers et sauvages. Leur exemple entraîna aisément les Saxons, qui s'emparèrent depuis de l'Angleterre. Ils adoptèrent sans répugnance une doctrine qui justifiait leur conquête, en expiait tous les crimes, en assurait la stabilité par l'extinction des cultes anciens.

Cette religion ne tarda pas à produire les fruits qu'on en devait attendre. Bientôt de vaines contemplations remplacèrent les vertus actives et sociales. Une vénération stupide pour des saints ignorés était substituée au culte du premier être. Le merveilleux des miracles étouffait la connaissance des causes naturelles. Des prières ou des offrandes expiaient les forfaits les plus inhumains. Toutes les semences de la raison étaient altérées, tous les principes de la morale étaient corrompus.

Ceux qui avaient coopéré du moins à ce désordre en surent profiter. Les prêtres obtinrent un respect qu'on refusait aux rois; leur personne devint sacrée. Le magistrat perdit toute inspection sur leur conduite; ils se déroberent à la vigilance de la loi civile. Leur tribunal éluda tous les autres, ou même les supplanta. Ils mêlèrent

la religion à toutes les questions de jurisprudence, à toutes les matières d'état, et devinrent arbitres ou juges de toutes les causes. Voulait-on raisonner, la foi parlait, et tous écoutaient en silence ses oracles inexplicables. Tel était l'aveuglement dans ces siècles, que les débauches scandaleuses du clergé n'affaiblissaient pas son autorité.

C'est qu'elle était dès-lors fondée sur de grandes richesses. Aussitôt qu'on eut prêché que la religion, qui vivait de sacrifices, exigeait avant tout, celui de la fortune et des biens de la terre, la noblesse, qui avait concentré dans ses mains toutes les propriétés, employa les bras de ses esclaves à édifier des temples, et ses terres à doter ces fondations. Les rois donnèrent à l'Église tout ce qu'ils avaient ravi au peuple, se dépouillèrent jusqu'à ne se réserver ni de quoi payer les services militaires, ni de quoi soutenir les autres charges du gouvernement. Cette impuissance n'était jamais soulagée par ceux qui l'avaient causée. Le maintien de la société ne les touchait point. Contribuer aux impôts avec les biens de l'Église, c'était un sacrilège, une prostitution des choses saintes à des usages profanes. Ainsi parlaient les clercs, ainsi le croyaient les laïques. La possession du tiers des fiefs du royaume, les offrandes volontaires d'un peuple aveuglé, le prix auquel étaient taxées toutes les fonctions sacerdotales, ne rassasiaient pas l'avidité toujours active d'un clergé savant dans ses intérêts. Il trouva dans

l'ancien Testament que la dîme de toutes les productions lui appartenait par un droit divin et incontestable. La facilité avec laquelle s'établit cette prétention la lui fit étendre au dixième de l'industrie, des gains du commerce, des gages des laboureurs, de la paie des soldats, quelquefois même du revenu des charges de la cour.

Rome, qui s'était d'abord contentée de contempler avec une orgueilleuse satisfaction les succès qu'avaient en Angleterre les riches et superbes apôtres d'un dieu né dans la misère et mort dans l'ignominie, ne tarda pas à vouloir participer aux dépouilles de ce malheureux pays. Elle commença par y ouvrir un commerce de reliques, toujours accréditées par de grands miracles, et toujours vendues à proportion du prix qu'y mettait la crédulité. Les grands, les monarques même furent invités à venir en pèlerinage dans la capitale du monde, y acheter une place dans le ciel, assortie au rang qu'ils tenaient sur la terre. Les papes s'attribuèrent insensiblement la collation des bénéfices, et les vendirent après les avoir donnés. Par cette voie, leur tribunal évoqua toutes les causes ecclésiastiques, et leur fisc s'accrut avec le temps du dixième des revenus d'un clergé qui levait le dixième de tous les biens du royaume.

Lorsque ces pieuses vexations eurent été portées en Angleterre aussi loin qu'elles pouvaient aller, Rome chrétienne y aspira au pouvoir suprême. Les fraudes de son ambition étaient cou-

vertes d'un voile sacré. Elle ne savait les fondemens de la liberté qu'avec les armes de l'opinion. C'était opposer l'homme à lui-même, et subjuguier ses droits par ses préjugés. On la vit s'établir arbitre despotique entre l'autel et le trône, entre le prince et les sujets, entre un monarque et les rois ses voisins. Elle allumait l'incendie de la guerre avec ses foudres spirituels. Mais il lui fallait des émissaires pour répandre la terreur de ses armes. Elle appela les moines à son secours. Le clergé séculier, malgré le célibat qui le séparait des attachemens du monde, y tenait par les liens de l'intérêt, souvent plus forts que ceux du sang. Une classe d'hommes isolés de la société par des institutions singulières qui devaient les porter au fanatisme, par une soumission, un dévouement aveugle aux volontés d'un pontife étranger, était propre à seconder les vues de ce souverain. Ces vils et malheureux instrumens de la superstition remplirent leur vocation funeste. Par leurs intrigues secondées de la faveur des événemens, l'Angleterre, que les anciens Romains avoient eu tant de peine à conquérir, devint feudataire de Rome moderne.

Les passions et les caprices violens de Henri VIII brisèrent enfin cette honteuse dépendance. Déjà l'abus d'un pouvoir si monstrueux avait dessillé les yeux de la nation. Le prince osa d'un seul coup se soustraire à l'autorité des papes, abolir les cloîtres et s'arroger la suprématie de son église.

Ce schisme éclatant amena d'autres changemens sous le règne d'Édouard, successeur de Henri. Les opinions religieuses qui changeaient alors la face de l'Europe furent discutées. On prit quelque chose de chacune, on retint plusieurs dogmes, plusieurs rits de l'ancien culte, et l'on forma de ces divers fragmens une communion nouvelle, qui fut honorée du grand nom de religion anglicane.

Élisabeth, qui mit la dernière main à cet important ouvrage, en trouva la théorie trop subtile, et crut devoir y ajouter des cérémonies, pour attacher les esprits par les sens. Son goût naturel pour la magnificence, le désir d'étouffer les disputes sur le dogme en amusant par les spectacles du culte, la faisaient pencher vers une plus grande augmentation des solennités. Mais la politique gêna ses inclinations, et l'obligea de les sacrifier aux préjugés d'un parti qui, lui ayant aplani le chemin du trône, pouvait l'y affermir.

Loin de soupçonner que Jacques 1^{er} exécuterait ce qu'Élisabeth n'avait pas même osé tenter, on devait le croire porté à restreindre les rits ecclésiastiques. Ce prince avait été élevé dans le sein du presbytérianisme, secte altière, à qui la simplicité de ses habits, la gravité de ses mœurs, l'austérité de ses principes, un usage habituel des expressions de l'Écriture, l'affectation même de ne prendre ses noms de baptême que dans l'ancien Testament, semblaient devoir inspirer une aver-

sion insurmontable pour le faste du culte catholique, et pour tout ce qui pouvait en retracer l'image. L'esprit de système prévalut dans le nouveau roi sur les principes de son éducation. Frappé de la juridiction épiscopale qu'il trouvait établie en Angleterre, et qui lui parut conforme aux idées qu'il avait du gouvernement civil, il abandonna par conviction les premières impressions qu'il avait reçues, et se passionna pour une hiérarchie modelée sur l'économie politique d'un empire bien constitué. Dans son enthousiasme, il voulut assujettir l'Écosse, sa patrie, à cette discipline merveilleuse; il voulut y attacher un grand nombre d'Anglais qui s'en tenaient éloignés. Il se proposait même d'ajouter l'éclat des plus augustes cérémonies à la majesté du plan, lorsque le temps aurait mûri ses grands projets. Mais l'émotion qu'il causa dès les premiers pas ne lui permit point d'aller plus avant dans son système de réformation. Il se contenta de recommander à son fils de reprendre le fil de ses vues quand il y verrait les conjectures favorables; il lui peignit les presbytériens comme également dangereux pour la religion et pour le trône.

Charles adopta aisément des conseils qui n'étaient que trop conformes aux principes de despotisme qu'il avait reçus de Buckingham, son favori, le plus corrompu des hommes, le plus corrupteur des courtisans. Pour préparer de loin la révolution qu'il méditait, il éleva plusieurs évêques aux pre-

mières dignités du gouvernement, et leur conféra la plupart des charges qui donnaient une grande influence dans les résolutions publiques. Ces ambitieux prélats, devenus comme les maîtres d'un prince qui avait la faiblesse de se conduire par les inspirations d'autrui, montrèrent l'ambition si familière au clergé d'élever la juridiction ecclésiastique à l'ombre de la prérogative royale. On les vit multiplier à l'infini les cérémonies de l'Église, sous prétexte qu'elles étaient d'institution apostolique, et recourir, pour les faire observer, aux actes de l'autorité arbitraire du prince. Le dessein paraissait formé de rétablir dans tout son éclat ce que les protestans appelaient l'idolâtrie romaine, dût-on employer pour y réussir les voies les plus violentes. Ce projet causait d'autant plus d'ombrage, qu'il était soutenu par les préjugés et les intrigues d'une reine audacieuse qui avait apporté de France une passion immodérée pour le pouvoir absolu et pour le papisme.

On concevait à peine l'aigreur que des soupçons si graves avaient répandue dans les esprits. Une prudence ordinaire aurait laissé à la fermentation le temps de se calmer. L'esprit de fanatisme fit choisir ces jours nébuleux, pour tout rappeler à l'unité de la religion anglicane, qui était devenue plus odieuse aux non-conformistes depuis qu'ils la voyaient surchargée de pratiques qu'ils regardaient comme superstitieuses. Il fut ordonné dans les deux royaumes de se conformer

au culte et à la discipline de l'église épiscopale. On soumit à cette loi les presbytériens, qui commençaient à s'appeler *puritains*, parce qu'ils faisaient profession de ne prendre que la parole de Dieu, pure et simple, pour règle de leur conduite et de leur croyance. On y assujettit tous les calvinistes étrangers qui étaient dans le royaume, quelle que fût la différence de leurs opinions. On prescrivit ce culte hiérarchique aux régimens, aux compagnies de commerce qui se trouvaient dans les diverses contrées de l'Europe. Enfin les ambassadeurs d'Angleterre se virent contraints de se séparer partout de la communion des réformés, et d'ôter dès-lors à leur patrie l'influence qu'elle avait au-dehors, en qualité de chef et de soutien de la réformation.

Dans cette fatale crise, la plupart des puritains se partagèrent entre la soumission et la résistance. Ceux qui ne voulaient avoir ni la honte de céder, ni la peine de combattre, tournèrent les yeux vers l'Amérique septentrionale pour chercher la liberté civile et religieuse qu'une ingrate patrie leur refusait. Les ennemis de leur repos, pour les persécuter plus à loisir, entreprirent de fermer cet asile aux dévots fugitifs qui voulaient adorer Dieu à leur manière dans une terre déserte. Huit vaisseaux qui étaient à l'ancre dans la Tamise, prêts à faire voile, y furent arrêtés; et Cromwel, dit-on, s'y trouva retenu par ce même roi qu'il conduisit depuis à l'échafaud. Cependant l'en-

thousiasme, plus puissant encore que les persécuteurs, surmonta tous les obstacles; et cette région du Nouveau-Monde fut bientôt remplie de presbytériens. La satisfaction dont ils jouissaient dans leur retraite attira successivement tous ceux de leur faction qui n'avaient pas une âme assez atroce pour se plaire aux effroyables catastrophes qui bientôt après firent de l'Angleterre un théâtre d'horreur et de sang. Des vues de fortune multiplièrent leurs compagnons dans des temps plus calmes. Enfin l'Europe entière ajouta beaucoup à leur population. Des milliers de malheureux, opprimés par la tyrannie ou par l'intolérance de leurs souverains, allèrent à travers les périls de l'Océan chercher la vie et le salut dans cet autre hémisphère. Ne le quittons pas, n'achevons pas de le parcourir sans tâcher de le connaître.

III.
Parallèle de
l'Ancien et
du Nouveau-
Monde.

Combien de temps le Nouveau-Monde resta-t-il, pour ainsi dire, ignoré, même après avoir été découvert? Ce n'était pas à de barbares soldats, à des marchands avides qu'il convenait de donner des idées justes et approfondies de cette moitié de l'univers. La philosophie seule devait profiter des lumières semées dans les récits des voyageurs et des missionnaires, pour voir l'Amérique telle que la nature l'a faite, et pour saisir ses rapports avec le reste du globe.

On croit être sûr aujourd'hui que le nouveau continent n'a pas la moitié de la surface du nôtre.

Leur figure d'ailleurs offre des ressemblances singulières qui pourraient conduire à des inductions séduisantes, s'il ne fallait pas se défier de l'esprit de système, qui vient nous arrêter souvent à la moitié du chemin de la vérité pour nous empêcher d'arriver au terme.

Les deux continens paraissent former comme deux bandes de terre qui partent du pôle arctique et vont se terminer au tropique du capricorne, séparées à l'est et à l'ouest par l'Océan, qui les environne. Quels que soient et la structure de ces deux bandes, et le balancement ou la symétrie qui règne dans leur figure, on voit bien que leur équilibre ne dépend pas de leur position. C'est l'inconstance de la mer qui fait la solidité de la terre. Pour fixer le globe sur sa base, il fallait, ce semble, un élément qui, flottant sans cesse autour de notre planète, pût contre-balancer par sa pesanteur toutes les autres substances, et par sa fluidité ramener cet équilibre que le combat et le choc des autres élémens auraient pu renverser. L'eau, par la mobilité de sa nature, et par sa gravité tout ensemble, est infiniment plus propre à entretenir cette harmonie et ce balancement des parties du globe autour de son centre. Que notre hémisphère ait au nord une masse de terre extrêmement large, à nos antipodes une masse d'eau tout aussi pesante ne manquera pas d'y faire un contre-poids. Si sous les tropiques nous avons un riche pays couvert d'hommes et d'animaux, sous